

Denis Langlois

La Maison de Marie Belland

roman



Éditions de la Différence

Si vous cherchez le village de Cronce sur la carte de l’Auvergne, vous avez peu de chance de le repérer. Au-delà des gorges vertigineuses de l’Allier dont on dit qu’à la suite d’une erreur des géographes il a été privé de l’appellation fleuve au profit de la Loire qui ne serait que son affluent, au-delà du carrefour de l’Auberge des Trois-Vallées et son chêne torturé, au-delà de l’embranchement de Longprat et sa dernière vigne encore cultivée, au-delà du village d’Arlet qui ne compte que vingt-trois habitants, vous entrez dans un no man’s land.

Là, tout devient possible. Un cerf ou un sanglier peut croiser brutalement votre chemin, un arbre abattu vous boucher le passage, l’asphalte de la route disparaître dans un trou abyssal. Si vous tenez à votre sécurité, si vous ne faites pas totalement confiance à vos contrats d’assurance, ne vous hasardez jamais dans cette direction.

De toute façon, vous n’avez encore rien vu. Surgie de nulle part, la rivière, la Cronce, celle qui a

donné son nom au village, longe maintenant la route, la ceinture, la rend mouvante. Elle ne l'entraîne pas dans quelque marécage pour lui appuyer sur la tête, elle la fait sinuer entre de gros rochers de gneiss que l'on a ébréchés à la dynamite, mais qui n'ont qu'une préoccupation : regagner le terrain perdu.

Continuez vers le bourg. Vous ne pouvez pas le manquer, juste après un cimetière gris un peu en surplomb, qui a tendance lui aussi à déborder sur la chaussée en temps de neige ou de pluie, avec les conséquences que vous pouvez imaginer.

Le panneau de signalisation indique Croniche, ne vous y fiez pas trop. Tenez plutôt compte d'un autre panneau qui avertit d'un rétrécissement de la route. À vrai dire, l'administration des Ponts et Chaussées n'a pas réussi à trouver le panneau adéquat. Les murs des premières maisons vous serrent d'un seul coup, mais c'est plutôt un panneau « Danger » ou « Attention » sans autre précision qu'il aurait fallu planter. En général les imprudents qui s'aventurent ne sont pas assez vigilants. Les tuiles des maisons sont instables et ont une fâcheuse tendance à tomber précisément lorsque quelqu'un est de passage. Un jour de grand vent, l'église romane a perdu l'une de ses cloches et au siècle dernier – lequel ? – la Croniche est montée jusqu'au premier étage des maisons.

La place principale entre l'église, l'unique café – *le Café de la Place* –, la rivière et le monument aux morts de 14-18 ressemble à une place, mais ce n'est pas une place. Un goulet qui vous attire et

vous avale. Vous n'avez pas tout de suite l'impression que vous quittez la départementale 16, vous croyez y être encore quand vous franchissez le pont en dos d'âne que l'on dit romain mais qui pourrait être gaulois et plus sûrement arverne. L'illusion peut subsister dans la raide montée qui succède et le virage en épingle à cheveux tournant autour d'une maison de pierre rousse et une grange dont la porte ouverte bat au vent sur un entassement de foin abandonné. Il y a même un répit où vous pouvez vous relancer et passer à bonne vitesse au large d'une scierie à droite, puis à gauche de deux maisons mitoyennes qui en fait se tournent le dos et sont habitées respectivement par une fermière éleveuse de chèvres et un Luxembourgeois égaré dans les parages qui a peint sa façade en bleu ciel.

Le virage surprend parce qu'il est coupé par une rigole de fer destinée à empêcher l'eau d'embarquer la colline. À partir de ce moment, il est trop tard pour renoncer. Vous n'avez pas tenu compte du panneau fantôme « Attention ! », tant pis pour vous. La forêt vous enserme, une forêt touffue de hêtres, d'érables, de chênes et de bouleaux qui dégringole des hauteurs. Vous pourriez encore à la rigueur faire marche arrière, mais il faut être un habitué des lieux pour apercevoir la tranchée d'une ancienne carrière de pierres à présent mangée par les arbres. Vous ne la verrez pas. Ce sera votre chance, car on dit qu'elle a englouti plusieurs automobilistes ou simples randonneurs.

Continuez, vous ne pouvez guère faire autre chose, accélérez même car la pente dépasse les 12 %. Par prévoyance on a placé à intervalles réguliers des tas de gravier, de la pouzzolane noire, pour jeter sous les roues des voitures les jours de neige ou de glace. Vous arrivez à une sorte de carrefour, une patte d'oie à deux branches. Il faudrait prendre celle de droite, mais vous serez irrésistiblement attiré par celle de gauche qui paraît, à tort, un peu plus large.

Reprenez de l'élan, amorcez un nouveau virage et surtout freinez des quatre fers. Par ce chemin, vous ne parviendrez jamais au hameau du Gilberté et ses trois fermes pelotonnées l'une contre l'autre. Vous ne parviendrez nulle part, car d'un seul coup il n'y a plus de route. Elle est marquée sur les cartes d'état-major ou celles de l'Institut géographique national, mais il faut croire que les géomètres ne vont pas toujours sur le terrain. Il y a bel et bien une absence de route. Pas un cul-de-sac avec un mur. Une absence. Difficile de décrire une absence, un blanc. Il vaut mieux d'ailleurs ne rien décrire. Il n'y a plus de route, c'est tout, on ne peut pas aller plus loin. On n'en a du reste pas envie.

La seule chose que l'on peut dire, c'est qu'en 1999 ou peut-être dans les premiers jours de 2000, à moins que ce ne soit en 2001 – dans ces lieux le temps n'a pas tellement d'importance – des gens, un couple, ont eu l'inconscience de franchir cette absence.

De quelle façon ont-ils réussi à passer ? Il y a bien un sentier qui permet d'écarter les broussailles et les taillis de chênes, mais comme la carrière, il n'est connu que des initiés : les chasseurs de sangliers, les ramasseurs de myrtilles ou d'amanites phalloïdes, ceux qui l'ont trouvé par hasard, parce qu'ils avaient posé leur fusil, leur panier ou leur bâton et qu'en le reprenant ils ont aperçu un vide, une percée.

Toujours est-il que ces deux-là ont réussi à passer et, dans le triangle compris entre la percée, le haut de la colline et les trois fermes du Gilberté, ils ont loué la maison de Marie Belland. Tout le monde était persuadé que cette ancienne ferme n'existait plus, qu'elle avait été mangée par la mousse, les orties, les ronces, les arbres. Dévorée, engloutie. Il faut croire qu'elle existait encore, qu'elle avait réussi à survivre, puisqu'ils l'ont louée.

Ce couple, qu'est-ce qu'il faisait exactement ? On a dit d'abord qu'il s'agissait de sculpteurs, puis d'écrivains venus chercher l'inspiration au fond des bois. On les appelait « le couple de là-haut ». Même ceux qui, au Gilberté, à Lestigeolet ou sur les contreforts de Montmouret, habitaient en fait plus haut qu'eux. On a fini par dire « le couple », puis « eux » et enfin « Ils ». Quand on voulait les différencier, on disait « Lui » et « Elle ». De toute façon cela ne servait à rien de les différencier, puisqu'on ne savait rien d'eux, juste qu'ils avaient loué la maison de Marie Belland, morte depuis bien longtemps.

Ils étaient là, c'est tout. Les canalisations d'eau et la ligne d'électricité existaient toujours, puisque les compteurs installés au Gilberté avaient recommencé à tourner. L'administration devait se débrouiller pour être payée, c'était son problème. La chose n'était pas fréquente, mais on disait qu'il y avait d'autres maisons dont on ne savait pas grand-chose qui consommaient de l'électricité et de l'eau, sans qu'on sache rien de leurs occupants et même s'il y avait des occupants.

Eux, à coup sûr, ils étaient là. On le savait, on ne pouvait pas en apporter la preuve, mais on le savait.

C'est curieux comme les gens qui ont le moins de présence, suscitent le plus d'interrogations. Ils en ont suscité et, parce qu'il n'y avait pas de réponses aux interrogations, ils en ont suscité d'autres encore plus insolubles.

Ils étaient là, ils auraient pu ne pas être là. Les compteurs placés à l'entrée du Gilberté tournaient, leur donnant une ombre d'existence, mais ils auraient pu cesser d'exister. La vie des gens ne peut être calculée par une aiguille rouge et des chiffres qui basculent avec régularité.

Quand quelqu'un au village disait « Je l'ai vu, lui », « Je l'ai aperçue, elle », on le croyait et en même temps on ne le croyait pas. On feignait de le croire, parce qu'on se rendait compte que douter de tout risquait d'entraîner trop loin, dans des zones dangereuses dont on n'était pas sûr de revenir. Il fallait un peu de raison pour se raccrocher à la réalité.

DU MÊME AUTEUR

- Le Cachot*, récit, Maspero, 1967.
Panagoulis, le sang de la Grèce, Maspero, 1969.
Les Dossiers noirs de la police française, Éd. du Seuil, 1971.
Guide du militant, Éd. du Seuil, 1972.
Les Dossiers noirs de la justice française, Éd. du Seuil, 1974.
Les Dossiers noirs du suicide, Éd. du Seuil, 1976.
Un assassin très ordinaire, roman, Éd. du Seuil, 1976.
Nouveau Guide du militant, Éd. du Seuil, 1978.
Et vous êtes de gauche, Galilée, 1979.
Guide du citoyen face à la police, Éd. du Seuil, 1980 ; La Découverte, 1989.
Les Diables rouges, roman, Syros, 1986.
L’Affaire Seznec, Plon, 1988 et 1992 (Prix des droits de l’homme 1989).
Les Partageux ne meurent jamais, Les Belles Lettres, 1992.
Le Mystère Saint-Aubin, Flammarion, 1993.
Récit édifiant des activités d’un nommé Jésus, roman, Balland, 1997.
L’Injustice racontée aux enfants, dessins de F. Boudignon, L’Atelier, 1997 (Prix des Enfants du livre 2003).
L’Aboyeuse de Djibouti, roman, Acoria-Afrique, 2001.
La Mort du Grand Meaulnes, roman, Le Miroir, 2001.
La Politique expliquée aux enfants (et aux autres), dessins de Plantu, L’Atelier, 2002.
Un amour de Meaulnes, roman, Cairn, 2002.
L’Utopie est morte ! Vive l’utopie !, Michalon, 2005.
Slogans pour les prochaines révolutions, Éd. du Seuil, 2008.
Le Déplacé, récit, L’Aube, 2012.
Pour en finir avec l’affaire Seznec, La Différence, 2015.